

INTRODUCTION

L'exposition « A travers le verre du Moyen Age à la Renaissance » au Musée départemental des Antiquités de la Seine-Maritime, à Rouen, est à l'origine du colloque international sur les ateliers de verriers tenu dans cette même ville les 24 et 25 novembre 1989. La publication de ces actes est donc le prolongement intellectuel logique du catalogue de cette manifestation. L'idée d'organiser une rencontre sur le thème de l'artisanat du verre nous est en effet venue lors de la conception de l'exposition. Ce sujet était traité en parent pauvre dans les salles de présentation, faute tout simplement de place ; nous l'avons cependant un peu plus développé dans le catalogue où ont été recensés les ateliers antiques en France (enquête qui a été reprise et mise à jour dans la présente publication) ainsi que les fabriques médiévales de quelques régions (Normandie, Argonne, Languedoc, Provence). Mais l'ouvrage s'attachait principalement à ne tenir compte que du mobilier en verre provenant de fouilles ou de collections françaises et appartenant exclusivement au Moyen-Age ; aussi nous a-t-il paru préférable de retenir pour le colloque un sujet précis, mais couvrant une période et une zone géographique beaucoup plus vastes : *Les ateliers de verriers de l'Antiquité à la période pré-industrielle*. Nous en avons néanmoins exclu les établissements fonctionnant au charbon, trop éloignés dans leur technologie des fabriques traditionnelles. Le thème défini de la sorte a alors été adopté par le bureau de l'Association Française pour l'Archéologie du Verre (A.F.A.V.). Les quatrièmes rencontres de l'association se sont organisées autour de cette question.

L'A.F.A.V. a été créée en 1985 à Lyon. Les participants aux trois premières rencontres ont débattu successivement des sujets suivants : le verre protohistorique en Europe occidentale (Lyon, 8 novembre 1986) ; les apports récents des « ensembles clos » et de la stratigraphie à la chronologie du verre gallo-romain du Haut-Empire (Rouen, 21 et 22 novembre 1987) ; les verres de la fin de l'Antiquité et du Haut Moyen-Age (Lattes, 22 octobre 1988). Les communications de ces journées d'études ont fait l'objet de comptes rendus dactylographiés.

Le colloque dont les actes sont publiés ici a rassemblé 160 participants dont un tiers de chercheurs étrangers venant des Etats-Unis, de Grande-Bretagne, de Belgique, d'Allemagne, de Suisse, d'Italie et de Tchécoslovaquie.

La réussite de ces journées, importantes tant par le nombre de congressistes que par la teneur des contributions, est due aux efforts conjugués de plusieurs organismes. Il nous faut remercier vivement le Conseil Général de la Seine-Maritime, autorité de tutelle du musée départemental des Antiquités, la Direction Régionale des Affaires Culturelles et les Etats Généraux de la Recherche Scientifique et Technique qui ont permis la concrétisation du projet grâce à un important soutien financier.

L'inventaire Régional de Haute-Normandie, la Chambre de Commerce du Tréport et le Musée d'Eu se sont chargés de l'organisation et de la conduite sur le terrain de l'excursion pré-congrès. Qu'ils trouvent ici le témoignage de notre gratitude. Nous avons ainsi pu découvrir les verreries de la vallée de la Bresle, où se développe l'industrie spécialisée de la flaconnerie des parfums, et le musée du verre installé dans le château d'Eu. Les participants ont pu apprécier les technologies très différentes de ces fabriques, parfois encore traditionnelles, ou au contraire entièrement automatisées par les moyens cybernétiques les plus sophistiqués.

Notre reconnaissance est naturellement également acquise à toute l'équipe du musée des Antiquités de Rouen sur laquelle a reposé l'intendance du colloque, des pré-inscriptions à la relecture de ces actes. Notre gratitude s'adresse tout particulièrement à Patrick Périn, conservateur-directeur des musées départementaux de la Seine-Maritime, pour le soutien immédiat qu'il a apporté à notre dessein. Nous voulons remercier aussi Marie-Jeanne Feffer et Anne Hochüli-Gysel qui ont traduit les textes allemands, ainsi que Bruce Velde qui a revu les résumés en anglais.

Enfin, il nous faut souligner combien nous sommes redevables à Jorge Barrera tant pour la préparation de ces rencontres que pour l'élaboration de leur publication. Son énergie, son dévoue-

ment ont largement contribué à l'aboutissement de ces deux opérations.

La collaboration scientifique de nos collègues français et étrangers était indispensable à la matérialisation du projet. Nous les remercions cordialement de leur active participation et soulignons combien nous avons été sensibles à leur effort courtois pour présenter la plupart de leur intervention en langue française.

Le présent ouvrage comprend 17 contributions : sept d'entre elles s'intéressent à l'Antiquité ou au Haut Moyen-Age, cinq autres au Moyen-Age et quatre à la période moderne ; une est à cheval sur les deux dernières périodes.

L'Antiquité

Les ateliers de verriers antiques sont le plus souvent reconnus par la présence de déchets de fabrications ou de débris d'outillage (en terre réfractaire ou plus rarement en métal). D'autres éléments comme les briques vitrifiées sont apparus comme des témoignages moins probants car ils peuvent venir de tout autre artisanat du feu. L'étude de la répartition des estampilles, de la répétition de décors précis ou de formes peu communes, peut également aider à compléter les cartes d'implantation des verreries, mais la circulation des hommes, des modèles et des goûts incite à la prudence. La localisation des officines à partir de ces derniers critères n'est jamais certaine. Les preuves les plus fiables restent bien évidemment la découverte de fours, ce qui est fort rare ! Le recensement des ateliers antérieurs au X^e siècle en France illustre bien notre propos ; nous avons à ce jour comptabilisé environ 40 fabriques mais le nombre d'officines possédant un ou plusieurs fours reste modeste : cinq seulement et quelques-uns d'entre eux posent des problèmes d'interprétation. La pauvreté des indices archéologiques, la rareté et le mauvais état de conservation des fours font que l'on connaît encore fort mal l'importance réelle des ateliers et le fonctionnement de leurs structures de production. En ce sens, les contributions des archéologues britanniques et allemands se révèlent très précieuses.

Trois articles synthétiques permettent de dresser la carte archéologique des ateliers de verriers en Grande-Bretagne : l'exploitation des découvertes anciennes (fouilles de 1912, 1954, 1955) et récentes autorise J. Shepherd et H. Heyworth à faire le point sur les officines installées à Londres. Douze fabriques ont été localisées et datées de l'époque de Néron à la fin de l'Antiquité. Plusieurs de leurs remarques concernant la topographie et l'outillage rejoignent nos observations faites en particulier à partir de la documentation française. Ils ont pu établir que la plupart des officines étaient fixées à la périphérie de la cité, à l'intérieur ou à l'extérieur des rem-

parts. Un quartier à vocation artisanale, puisqu'on y trouve à la fois le travail de l'os, du métal, du cuir et du verre, a ainsi été bien mis en évidence ; il date du début du II^e siècle. L'outillage est rare. Le seul fragment de creuset recueilli provient comme pour la plupart des pièces réfractaires exhumées en Gaule d'une fabrique tardive (III^e-IV^e s.). Pourtant nous savons que ces ustensiles, bien qu'ils soient plus nombreux sur les officines de la fin de l'antiquité que du Haut Empire ont été employés depuis le I^{er} s. au moins – exemples récents de Saintes (inédit, cf. p. 58) et d'Avenches (Morel, 1991, p. 214-220) – à la fusion de matières vitrifiables ou d'un produit semi-fini, la fritte. Ces creusets qui ne sont que des céramiques culinaires détournées de leur fonction première (les analyses géo-chimiques le prouvent) peuvent donc, au même titre que toute autre céramique, être utilisés comme critères de datation. Ils sont d'autant plus précieux que l'on ne dispose pas toujours d'autres indices : en effet la technologie des fours ne peut être caractéristique d'une période et les produits finis, souvent très fragmentés et rares parce que recyclés, ne sont pas toujours identifiables et par là même datables.

Cette étude sur les ateliers londoniens est utilement complétée par la synthèse de H. Cool et J. Price sur l'ensemble des officines en Grande-Bretagne. Les différentes données permettant d'identifier un travail du verre sont tour à tour examinées : présence de matières premières ou de produits semi-finis (fritte ou lingots), outillage (creusets et instruments métalliques), fours et déchets du verre. Une grande partie des sites ainsi repérés étaient jusqu'alors inédits ou à peine mentionnés. Leur implantation est dépendante des circuits d'approvisionnement en matières premières et combustible ainsi que des centres de distribution et de consommation ; aussi est-il très intéressant de noter que trois officines, Mancetter, Castor et Sheepen Colchester, possèdent à la fois des fours de verriers et des fours de potiers. Ceci semble indiquer que la diffusion et la distribution des produits finis, verres et céramiques, se faisaient selon les mêmes réseaux commerciaux.

L'article de J. Bayley constitue la suite immédiate et logique des deux premiers, puisqu'il s'intéresse à l'artisanat du verre durant l'époque anglo-saxonne (V^e-XI^e s.). L'auteur rappelle les découvertes sur les sites de Bucken (VI^e s.), Jarrow (VII^e s.), Southampton (VII^e-IX^e s.), Gloucester, Lincoln et York (X^e-XI^e s.) et Glastonbury (IX^e-X^e s.). Ces artisanats sont identifiés uniquement ou en partie par des rebuts de fabrication et surtout des creusets. Des fours ont été seulement découverts sur l'atelier monastique de Glastonbury. A cette liste il faut ajouter Monkwearmonth où l'on sait, par un texte de 675, que des artisans verriers de Gaule furent appelés pour vitrer les nouveaux bâtiments. On note ainsi que trois des sept offi-

cines dépendent d'une communauté religieuse. Bien que les déchets de fabrication soient peu nombreux, leur étude apporte de précieux renseignements : les productions du Haut Moyen-Age contiennent une forte proportion de plomb, et l'on a peut-être soufflé à Glastonbury des verres à décor réticulé, car une baguette ayant ce décor particulier y a été retrouvée. L'application de filets réticulés (filaments de verre colorés, torsadés et agglomérés) sur le sommet des lèvres ou sur les parois se retrouve sur plusieurs verreries des VIII^e-IX^e siècle du nord de l'Europe.

Il aurait été dommage de ne pas offrir dans ce recueil une étude sur l'artisanat du verre en Germanie. C'est en effet dans ces régions qu'ont été relevés les plus importants centres d'activités du verre. Les contributions de A.-B. Follmann-Schulz et W. Gaitzsch nous donnent une image presque complète de l'art du verre en Allemagne à l'époque romaine. Un inventaire clair et précis de toutes les fabriques de la Germanie inférieure nous est fourni dans le premier article : les trouvailles de chaque site, la datation et la bibliographie sont bien mentionnés dans chacune des monographies. Le deuxième travail prend en compte tous les indices révélateurs d'un art du verre dans le Hambacher Forst.

Les études en laboratoire concernant la composition du verre n'ont pas été négligées. L'article sur les officines de Londres met en évidence la connaissance des artisans sur les interactions des divers composants. On note ainsi que les verres les plus riches en fer ont une très grande teneur en antimoine ; afin d'éliminer la coloration verte due au fer contenu dans des sables médiocres, les verriers avaient soin d'employer concurremment de l'antimoine, décolorant beaucoup plus puissant que le manganèse, également utilisé. Trois scientifiques, N. Brun, M. Pernot et B. Velde, se sont interrogés sur les types d'ateliers à partir des résultats d'analyses ; leur travail a consisté à comparer les tesselles trouvées sur deux ateliers de la fin de l'Antiquité avec celle d'une mosaïque de Saint-Romain-en-Gal du II^e siècle. Deux groupes ont été distingués en fonction de leur composition, mais on les retrouve tous deux sur tous les sites. Ceci conduit les auteurs à imaginer une organisation des ateliers très hiérarchisée. Toutes les tesselles auraient été fabriquées dans de grands ateliers et plus tard elles auraient été utilisées comme produits semi-finis par de petites officines de recyclage.

Le colloque était consacré aux ateliers traditionnels de toute époque ; aussi n'était-il pas possible de faire le tour de la question pour l'Antiquité. On notera l'absence de toute donnée concernant les officines de l'Europe Centrale et des pays méditerranéens ; pourtant des ateliers romains et du Haut Moyen-Age existent dans ces pays et certains ont été complètement ou partiellement étudiés. Un corpus des ateliers de verriers

antiques en Europe, Afrique du Nord et Orient est possible : c'est une entreprise à envisager !

Le Moyen-Age

Les cinq articles traitant de l'artisanat du verre au Moyen-Age forment un ensemble moins cohérent que le précédent. Nous y trouvons des essais de synthèse régionale et des monographies.

On doit à l'audace de D. Whitehouse, deputy curator du Corning Museum, une remise en cause radicale des conclusions des fouilles de l'atelier de Corinthe qui, jusqu'à ces dernières années, servait de point de référence aux études sur le verre médiéval. Minutieusement, l'auteur démonte chacune des données de la fouille pour démontrer que la datation XI^e-début XII^e siècle attribuée par les inventeurs est beaucoup trop haute et ne correspond pas du tout aux multiples découvertes faites en particulier en Italie, Yougoslavie, Suisse et Allemagne. On ne peut plus penser aujourd'hui que les productions de Corinthe, en particulier les gobelets côtelés et les gobelets à gouttes rapportées, soient des archétypes antérieurs de près de deux siècles aux verreries similaires produites ailleurs. Il est impossible de considérer Corinthe comme une fabrique byzantine qui aurait influencé toute la verrerie médiévale occidentale par le relais de l'Italie du Sud. Nous laissons à D. Whitehouse la responsabilité de l'hypothèse d'une origine italienne des verriers de Corinthe mais nous souscrivons tout à fait à sa proposition de dater beaucoup plus tardivement l'arrêt du dernier four de Corinthe. La datation de verres à gouttes rapportées est dès lors beaucoup plus cohérente : ils ne sont pas antérieurs au XIII^e siècle comme le prouvent toutes les découvertes sur les lieux de consommation et de production. Dans ce débat nous pouvons apporter un argument de plus : la datation de la fin du XIII^e siècle de l'atelier provençal de Planier (Var) dont la principale fabrication était ce même type de verre.

W. Lang s'est lui aussi livré à un exercice monographique puisqu'il nous propose l'étude d'une verrerie mise au jour dans la vallée de Nassach. Bien que les structures soient très arasées, il réussit à restituer une image très concrète de cet atelier qui est parfaitement bien daté dans la première moitié du XV^e siècle. Trois fours ont été identifiés ainsi que l'habitat qui servait aussi d'entrepôt : le groisil était conservé dans des fosses ; dans une autre cavité, on stockait l'argile nécessaire à la fabrication des creusets et des moules. L'outillage retrouvé sur le site est bien conservé, en particulier les moules en terre qui permettaient de fabriquer et de décorer de cannelures des gobelets octogonaux. Ces découvertes rarissimes nous aident à comprendre le procédé de fabrication de ces objets : ils sont d'abord soufflés dans un moule qui imprime le décor ; dans un second temps, un deuxième moule est cette fois-ci enfoncé dans le verre pour

lui donner sa forme particulière. Mais l'intérêt majeur de la fouille est sans doute de montrer la production mixte de l'officine qui fabriquait de la vaisselle dont les formes sont à présent bien connues (*Kuttrolf, Kraustrunk*, ampoules...), mais aussi du verre plat coloré.

Pendant longtemps, Venise a été considérée comme le seul grand centre d'artisanat du verre au Moyen-Age en Italie et même en Europe. Aujourd'hui, sans nier l'importance de Venise, on se rend compte que d'autres ateliers contemporains avaient acquis un savoir-faire équivalent ; les découvertes suisses et allemandes, qui, il est vrai, peuvent rivaliser avec les pièces attribuées à Venise, autorisent certains à penser qu'il existait au nord des Alpes des artisans tout aussi habiles que les Vénitiens. Mais aucune découverte n'est venue étayer cette hypothèse, et l'on ne sait toujours pas si ces objets sont des produits régionaux ou des importations. En revanche l'existence dans toute la péninsule italienne de concentration de petites unités de fabrication, bien structurées, est maintenant établie. En Toscane en particulier, les travaux menés depuis quelques années par l'Université de Sienne, principalement dans le val d'Elsa, montrent l'importance du verre dans l'économie régionale. L'un des résultats les plus remarquables de cette entreprise est la fouille de la verrerie de Germagnana et les recherches archivistiques conduites par M. Mendera. Les officines de cette région avaient acquis, dès le XIV^e siècle au moins, une grande notoriété qui faisait d'elles à la fois des pôles d'attraction et des centres de rayonnement. L'immigration des artisans toscans dans toute la péninsule témoigne sans aucun doute du grand développement de cet artisanat dont toutes les productions ne sont pas encore bien identifiées par l'archéologie. L'importance de cette activité n'efface pas la place de Venise mais la relativise. Il est clair que la situation de Venise a été surestimée peut-être au détriment d'ateliers plus septentrionaux, et en tout cas très certainement au détriment des autres officines « italiennes ».

Dès la fin des années 1950, les chercheurs tchèques se sont intéressés à l'histoire de la verrerie en Bohême. K. Hetteš puis Hedjová et Nechvátal ont été des précurseurs dans ce domaine. Dans leur lignée, E. Černá a continué la recherche. Elle nous présente ici un bilan des derniers travaux archéologiques réalisés dans les Monts Métallifères sur trois sites de verreries de la deuxième moitié du XIII^e siècle. Ces établissements contemporains de l'atelier localisé dans le Mont Bourny sont les plus anciens reconnus en Bohême ; les fours de chacun d'eux peuvent donc être comparés.

La dernière contribution sur le Moyen-Age s'appuie uniquement sur des sources écrites : P. Bailly a ainsi démontré que malgré l'absence de trouvailles archéologiques, on pouvait localiser

quelques ateliers aux alentours de Bourges, région pour laquelle aucune étude sur l'artisanat du verre n'avait été entreprise : dès le début du XIV^e siècle, il y avait à Aubigny une officine de verrier dont les productions étaient assez renommées pour figurer parmi les biens de la comtesse Mahaut d'Artois. Cet atelier était peut-être beaucoup plus important que ne laisse supposer cette brève mention, et l'on doit se demander si les verres du Berry, que nous voyons entrer dans la ville d'Avignon au XIV^e siècle, ne proviennent pas des mêmes fours. Dans la deuxième moitié du XV^e siècle, deux verreries sont citées ; l'une d'elles, le Four Philippe illustre bien la pérennité de cet artisanat puisqu'elle est connue jusqu'au début du XIX^e siècle.

Epoque moderne

Grâce à l'impulsion donnée par la cellule du Patrimoine industriel de l'Inventaire général plusieurs études régionales sur la verrerie ont été lancées. Dans le Midi, la recherche ne fait que commencer mais déjà, dans ce cadre, A. Riols s'est attaché à recenser dans un petit terroir, le plateau du Causse de l'Hortus, au nord de Montpellier, une quinzaine d'officines médiévales et modernes. Bien localisé par une prospection sur le terrain, chaque établissement est mis en relation avec les sources écrites – le projet vise à établir une carte archéologique de l'artisanat du verre dans cette région.

Le travail effectué par R. Moyroud dans le département de l'Isère est, comme le précédent, basé essentiellement sur des prospections sur le terrain.

L'inventaire comprend 33 ateliers (4 médiévaux, le restant moderne) dont 7 dans la seule forêt de Chambaran où se trouve le plus ancien établissement. Le recours au texte n'a cependant pas été négligé et de nombreux verriers ont ainsi pu être associés à une officine ; il n'est pas étonnant de trouver parmi eux des artisans italiens.

L'émigration des verriers d'Altare en France est maintenant assez bien connue. Elle est résumée par A. Mallarini qui rappelle l'importance de ce flux d'artisans dans de nombreuses régions et en particulier dans les fabriques de Lyon, Orléans, Nantes et Nevers. L'auteur souligne l'introduction dans ces ateliers de techniques très particulières comme le verre filé et la production d'objets en verre « agathisé », en insistant sur le rôle joué par de grandes familles « verrières » comme les Ferro (ou de Ferry), les Massari (ou Masse) les Saroldi ou les Bornioli, déjà mentionnés dans l'article précédent. Les découvertes récentes dans la rue du 14-Juillet à Nevers sont l'occasion pour Y. Roumegoux de reprendre le problème de l'implantation de ces artisans italiens dans cette ville. On peut à présent localiser précisément un atelier et étudier directement les productions des verriers altaristes à partir des pièces exhumées en différents points de la ville.

La fabrique varoise de Roquefeuille fouillée par le Laboratoire d'Archéologie Médiévale Méditerranéenne d'Aix-en-Provence, est plus tardive que celle étudiée à Nevers et l'on n'y produisait que de la vaisselle commune. L'article s'attache ici à présenter et à interpréter uniquement les structures de production. De nombreux ateliers de verriers des XVII^e et XVIII^e siècles sont connus dans cette région par des textes, mais c'est la première fois qu'une fouille exhaustive révèle l'organisation spatiale d'une officine de cette époque. Il s'agit d'un établissement de taille moyenne, mais les différentes constructions qui en font partie constituent un ensemble très structuré qui traduit à l'évidence un travail bien organisé et hiérarchisé. On a ainsi pu reconnaître les installations spécifiques à la préparation des matières et de l'outillage, tâches qui se situent donc en amont

Danièle Foy
Laboratoire d'Archéologie
Médiévale Méditerranéenne
d'Aix-en-Provence (URA 6 du CRA-CNRS)

de la fabrication proprement dite des objets : entrepôts pour les matières premières (groisil, briques, combustible), martinet pour pulvériser les pierres de soude, laboratoire d'extraction de l'alcali ; les chambres à pot sont réservées au stockage de l'argile, au façonnement des creusets et à leur premier séchage. D'autre part, dans la halle, corps principal de la fabrique, cinq fours ont été mis au jour : l'un servait à la fusion du verre, les autres à la recuisson des objets finis.

On pourra reprocher à ce recueil son caractère quelque peu hétéroclite, mais il traduit la richesse des informations sur le sujet. Une synthèse de l'artisanat du verre, sur la longue durée, ne pourra se faire qu'à partir de l'accumulation et la confrontation des études monographiques détaillées, et des analyses régionales.

Geneviève Sennequier
Musée départemental
des Antiquités de Seine-Maritime